

GABRIELLE

I

Huit heures du matin : c'était bien tôt pour se présenter chez le jeune comte René de Laverdie ! Le valet de chambre fut tout surpris d'entendre résonner la sonnette de l'appartement à une heure aussi matinale. Lorsqu'il eut ouvert, son étonnement ne diminua point. Il reconnut l'ami le plus intime de son maître, le vicomte Alphonse de Linières, mais aussitôt il remarqua sur les traits du visiteur l'expression d'une vive inquiétude.

— Le comte est chez lui ? C'est bien. Est-il levé ? L'avez-vous vu ?

— Non, monsieur. Mais aujourd'hui je dois réveiller M. le comte. Il est à peu près l'heure que M. le comte m'a indiquée, et si monsieur désirait...

— Restez, restez, François. C'est moi qui le réveillerai.

Et, en homme qui connaissait bien la maison et s'y considérait comme chez lui, Alphonse de Linières traversa vivement l'antichambre et le salon, allant droit à la porte de la chambre à coucher. Mais, arrivé là, il s'arrêta. Sa main toucha le bouton, puis s'abaissa, indécise et tremblante.

Il songeait au dernier débris de la fortune de son ami, englouti cette nuit même au jeu.

On lui avait raconté presque légèrement cette perte énorme de soixante-dix mille francs. On n'avait vu là qu'une nouvelle folie du comte René, une mésaventure à laquelle il ne penserait plus le lendemain. Mais lui, Alphonse, il avait aussitôt deviné que c'était un coup de désespoir, un appel suprême à la chance, à laquelle, sans doute, s'était lié le malheureux qui voulait sauver son honneur, toutes les joies de sa vie, sa vie même peut-être.

Aussi, tandis qu'il se tenait indécis, devant la porte fermée, son imagination lui peignait d'effrayantes images. Il voyait René en face de ces cartes maudites, riant avec l'angoisse au cœur : mais surtout il croyait l'apercevoir, là, derrière ce mur, à deux pas de lui, étendu, livide, avec le trou noir d'une balle de pistolet dans la tempe.

Il était glacé, il étouffait et restait là, n'osant ouvrir. Puis, soudain, il tourna le bouton de cristal et poussa la porte en frémissant. Son regard, qui parcourut la chambre, rendu plus rapide et plus puissant par une indicible anxiété, en une seconde embrassa tout : les moindres détails, si familiers, lui apparurent alors comme pour la première fois, avec une netteté singulière.

C'était une scène bien différente du rêve affreux de tout à l'heure.

La chambre à coucher de René était charmante, de style gothique, un coin du musée de Cluny transporté là, dans ce premier étage du faubourg Saint-Honoré.

Le plafond était à caissons, bleu pâle, à fleur de lis d'or, avec de grosses poutres brunes qui se croisaient. Il y avait des vitraux à la fenêtre, et les murs étaient recouverts par des tapisseries de Flandres, vieilles de plusieurs siècles, admirables dans leur usure. Au fond se trouvait le lit, élevé sur deux marches : curieux meuble carré immense, de bois sculpté, fouillé et qu'amollissaient par leur lourdeur les plis des rideaux bleu pâle. Dispersés çà et là, quelques sièges bas, sortes de banquettes ou coussins ; et, cachant tout un pan de mu-

raillie, un haut bahut, dont les formes massives étaient comme atténuées par mille découpures d'une délicatesse infinie. La cheminée de marbre, copiée sans doute de quelque ancien modèle, était grande et assez belle, bien que ne rappelant aucune époque. Mais les chenets étaient singuliers ; on y voyait, sous une sorte de toit pointu, élancé, un moine maigre et rigide, les mains croisées sur la poitrine, ils étaient de fer forgé, fort anciens et d'un travail remarquable. De tous côtés, contre les murs, étaient suspendues de vieilles armes, longues de quatre pieds, lourds pistolets, ou dagues à poignées ciselées.

C'était à ces splendides fantaisies que s'était ruiné le jeune comte.

Ce n'était pas tout, il est vrai.

Le salon Louis XV, la chambre gothique, la salle à manger flamande, tout ce merveilleux intérieur d'artiste et de poète avait été trop souvent le théâtre des folies du libertin. Les chevaux de prix, les femmes et le jeu avaient disputé aux ivoires précieux, aux inestimables émaux l'honneur de disperser, de dissoudre une fortune princière...

Et leur tâche était achevée.

Alphonse de Linières s'était avancé jusqu'au milieu de la chambre, et, les bras croisés, stupéfait d'un tel calme, regardait René qui dormait.

Dans ce cadre étrange, obscur, de sévère poésie, se détachait vivement la tête expressive, aux traits fiers et fins, mais privés d'énergie, qui gardait dans le sommeil toute l'animation de la pensée vivante.

René de Laverdie avait vingt-huit ans. Seul héritier en même temps que dernier représentant d'une famille fort riche et de haute noblesse, doué d'un esprit aimable et d'une charmante figure, il avait, grâce à tant d'avantages, passé ses premières années dans un long enchantement... La lassitude qui naît d'une existence frivole, était bien venue quelquefois le surprendre, mais ses goûts délicats, en l'éloignant des plaisirs grossiers, l'avaient également préservé des excès auxquels il s'est livré. La vie ne lui avait offert jusqu'à ce moment que des jouissances, il était donc naturel qu'il l'aimât. Aussi, la perte même de sa fortune ne lui avait pas inspiré l'idée du suicide. A vrai dire, il ne réalisait pas l'étendue de cette perte. Il avait confiance dans l'avenir. Pour la première fois en présence du malheur, bien que le voyant face à face, il ne pouvait encore y croire.

Alphonse de Linières était d'un caractère tout opposé. Sa prudence, sa tranquillité, ses principes étroits, mais inflexibles, contrastaient avec l'esprit changeant, vif et léger de son ami. Sa vie aussi avait été différente. Il appartenait à une famille que les orages révolutionnaires avaient cruellement éprouvée. Des comtes et des vicomtes de Linières étaient morts sur l'échafaud pendant la Terreur. Ceux qui avaient survécu, ne voulant servir ni la Convention ni l'étranger, s'étaient renfermés dans une indifférence hautaine et avaient vu, sans essayer de le défendre, le patrimoine de leur maison passer en de nouvelles mains. Alphonse se trouvait ainsi relativement pauvre ; mais il n'en portait qu'avec plus d'orgueil le nom de ses ancêtres ; il n'estimait que la noblesse et s'indignait contre ceux qui prétendaient aujourd'hui remplacer un écusson à plusieurs quartiers par le pouvoir de l'argent, par le mérite personnel, par l'intelligence ou par le talent.

Mais ce n'est pas à cela qu'il songeait en contemplant René endormi. Il s'étonnait de la tranquillité du jeune

hor
le f
n'es
den
S
dan
—
sur
A
suis
mal
—
—
pau
m'a
—
sér
app
—
je v
—
hem
que
qu'o
Il
que
A
impi
qu'il
qu'il
com
ouvi
ne p
bien
de te
Il
rien,
—
—
plus
rapp
com
perte
—
en le
par t
—
viver
il aje
de J
de ta
me d
perdi
—
se tr
que l
—
—
cette
Al
—
per l'
et pe
tion l
glent
tu as